

l'ont pris nonobstant, ils s'en sont repentis. Ce que voulait le roi de Prusse, c'était décorer son castel d'un glorieux souvenir assorti aux bimbeloteries qu'il y a entassées. Grâce à cette visite, le nouveau manoir est mieux illustré que l'ancien, dont la légende est assez bornée. Isabelle d'Angleterre s'y arrêta en 1235, lorsque allait épouser l'empereur Frédéric II. Cent ans après, l'archevêque Werner s'y ruina en cherchant la pierre philosophale. Si jamais la France regagnait la rive gauche du Rhin, elle se devrait à elle-même d'offrir Stolzenfels à M. le vicomte d'Arincourt.

VII.

Le Rhin.—Les deux frères.—Rheinfelds.—Garlinde.

Au delà de Stolzenfels, on me montra un amas de pierres que je ne vis point, mais qui marque l'emplacement de la fameuse Kœnigstulh, ou *le Siège du Roi*. C'est là que l'on convoquait l'assemblée des électeurs du Rhin, pour débattre les plus graves questions d'Etat, là que se décidait l'élection ou la déposition des empereurs. Cependant le Rhin se rétrécissait peu à peu, devenait bruyant, en même temps que les côtes se faisaient plus arides, plus sombres, plus déchirés. Sur la rive droite, à une grande élévation, parmi des ronces et des roches grises, on aperçoit le château de Marksburg. Il est difficile de se figurer une forteresse plus lugubre, une prison d'Etat plus cruellement isolée. La Prusse en a fait une caserne d'invalides. Le grand Frédéric, philosophe et soldat, n'aurait pas eu cette idée-là ; c'est là que la Prusse exile les nobles débris de ses armées. En France, nous offrons aux nôtres un hôtel, un palais, dans la capitale de l'empire, afin qu'ils soient là parmi les générations nouvelles, comme un exemple vivant. Le grand roi Louis XIV voulut même que leur asile somptueux fût couronné d'un dôme qui trônât sur tous les édifices de la ville, et il en fit dorer le campanile, afin que ce monument, s'élevant dans les cieux, fût un plus digne emblème de la gloire qu'il prisait au-dessus de tout, et fût radieux comme elle. Un peuple qui conçoit et exécute de la sorte un si beau dessein, sans exemple jusqu'alors, n'est-il pas le premier du monde ? Tel était le sentiment du roi Frédéric, de celui qui fonda la monarchie prussienne, et il était bon juge de la gloire militaire.

De ce point, jusqu'à Bingen, le pont du bateau reste couvert de monde, chacun est attentif ; les Français sont tout yeux, les Allemands babillent et boivent avec enthousiasme, et les Anglais, le nez fourré dans leurs livres de voyage, absorbés comme des derviches en prière, cessent de regarder la campagne, ce qu'ils exécutent partout où le pays est curieux et célèbre. Ils sont venus de loin pour voir des merveilles, et ils profitent du moment où elles sont devant eux, pour les chercher dans leurs livres. Ici commence la portion montagneuse et fantastique du Rhin. L'exposition est d'un intérêt prodigieux et prépare à des aspects surprenants. La couleur fauve, l'aspect sauvage de ce défilé, la violence des lignes, la bizarre position des villages, la véhémence du fleuve qui se tord dans sa prison, tout impressionne d'autant plus qu'on croit sentir que le spectacle commence à peine. Mais il commence toujours, le drame est incessamment ajourné, et telle est la déception que l'on ressent, si l'on n'a pas la raison suffoquée par les préjugés de l'imagination. Ces montagnes sont des nains aux gigantesques allures ; à chaque sinuosité, l'on dévore l'espace et l'on retrouve à peu près ce que l'on vient de franchir ; les mêmes accidents se reproduisent, la couleur même, d'un vert de mousse marbré d'un brun très-chaud, est monotone, et les monts toujours bas ne se profilent point. Dès qu'un mamelon se

détache un peu de la paroi, il est habillé de vignes et coiffé d'une ruine ; mais elle est plaquée d'ordinaire sur un fonds lourd et écrasant. Chose singulière : bien que cette nature soit assez bornée, elle n'est pas propre à inspirer un peintre ; car bien que l'horizon soit proche, il n'y a de premier plan nulle part. Puis, tout prend un air de curiosité naturelle, qui transforme assez vite l'explorateur en badaud. Si l'on ne craignait de trop rétrécir le cadre et d'être suspect d'exagération dans un sens négatif, on donnerait un frontispice assez exact de ces campagnes, en les comparant à une série de ces culs-de-lampes qu'on lithographie sur la couverture des romances nouvelles. Un mamelon isolé dans un coin, avec une ruine dessus, et de l'eau pour premier plan. Il n'y manque qu'un troubadour avec une toque à plume, des manches à crevés et une guitare sur l'estomac. Cette pauvreté de lignes et d'ensemble résulte de la disproportion du fleuve avec les plateaux qui l'encadrent. Ceux-ci sont trop bas, et le Rhin trop large, en sorte que l'œil ne saurait aisément composer les deux rives et les assoir dans le même rayon. Il s'attache forcément à l'une ou à l'autre : chaque méandre en saillie lui fournit un bloc isolé, baignant dans une flaque, et pour peu qu'il y ait en bas une barque, et en haut un vieux pan de muraille, on cherche involontairement le troubadour.

Que ces aspects soient saisissants pour des gens qui n'ont encore vu que les plaines du centre de la France, les rives de la Loire, ou celles de la Seine, de Blois à Saint-Germain-en-Laye, on le conçoit à merveille : mais, pour qui connaît seulement le cours du Rhône, de l'Isère, du Gard, de la basse Seine, des rivières du Jura et de l'Auvergne, les bords du Rhin doivent être d'autant plus décevants, que la spéculation et l'enthousiasme de commande les ont exaltés outre mesure.

Le prestige du Rhin réside dans l'imagination de ceux qui le contemplent ; il exerce parmi les fleuves une sorte de royauté mystique et séculaire. Une reine est toujours belle, un vieil empereur, toujours imposant et majestueux. C'est en vain que le temps saisit et entraîne la réalité ; le voyageur verra toujours des ombrages à Tempé, de l'eau dans le Simois, et se mirer les lauriers de Platon dans le cristal de l'Eurotas dont l'urne est tarie.

Le Rhin, à cet égard, n'est certes pas un mythe. Son abondance, sa rapidité, sa profondeur, sont admirables. Il regorge et bondit comme un torrent, et il a la majesté d'un lac. Je ne sais où Despréaux avait vu le Rhin, quand il s'est avisé d'y planter mille roseaux ; le courant emporterait des pins séculaires. Ce vieillard vigoureux n'a pas de ce duvet sur les joues, et dès qu'un objet perdant terre a effleuré ses bras robustes, il est soudain emporté. Le géant creuse, entre ses rives, un si formidable précipice, que, tout le long de l'Allemagne, on ne peut jeter des ponts. On le traverse sur une ligne fragile de bateaux chargés d'un plancher, qu'il entraîne quand il lui plaît. Certes, si l'ongle du Créateur a creusé quelque part une ligne de démarcation entre deux peuples, c'est assurément là ! Quelle belle frontière, tracée et défendue par la nature !

L'aspect stérile et désolé des deux rivages, entre Bingen et Coblenz, s'accorde avec l'idée qui représente le fleuve comme providentiellement destiné à servir de point de démarcation. Le regard ne découvre rien, de chaque côté, qui soit propre à exciter immédiatement l'avidité ou la convoitise, et c'est avec étonnement que l'on y côtoie quelques villes, telles que Boppard, fondée par Drusus, qui ne songeait qu'à établir un castrum. Cette cité regarde tristement couler l'eau. Plus loin, comme j'examinais, à ma gauche, deux rochers escarpés qui se ressemblent et sont ju-